**Le Beau**

  Profondément déçus dans leurs aspirations révolutionnaires, les Parnassiens ont manifesté le souci de sortir l'Art de l'arène politique et, plus généralement, des visées sociales que lui assignait le Romantisme. Leur conception du Beau a comme équivalent la beauté plastique qui donne des formes et des volumes à une représentation esthétique comme dans l'architecture, le dessin, la gravure, la peinture, etc. Ils visent à inscrire leurs œuvres dans une temporalité qui dure, à l’exemple de la statuaire hellénique, passée à la postérité non par son contenu ou les circonstances de sa création mais par la beauté gratuite de sa forme. On peut de ce point de vue l’opposer à la littérature militante liée à des circonstances historiques qui lui donnent son sens (guerres de religion, révolution, colonisation, guerres mondiales, etc.). Pour les parnassiens, adeptes du culte de la forme, l’œuvre doit exprimer un «rêve de pierre» porté par des images et des symboles : Albatros, Roi Soleil, Mère Nature, collines enneigées, etc.

**Exemple**

**Charles**[**Baudelaire**](javascript:popup(%22https://www.site-magister.com/biobaud.htm%22))**(1821-1867)**Sans appartenir au Parnasse, dont il condamnera le culte excessif de la forme, Baudelaire poursuit une méditation esthétique où s'exprime une mystique de l'Art et de la Beauté. Baudelaire donne dans le poème suivant les caractéristiques de la beauté artistique et particulièrement de la beauté littéraire. Ce culte austère prend même la forme d'une véritable morale, la création poétique constituant à ses yeux « le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité » (Les Phares).

|  |
| --- |
| **La Beauté (Les Fleurs du Mal, 1857)**  Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour, Est fait pour inspirer au poète un amour Éternel et muet ainsi que la matière.  Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ; J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ; Je hais le mouvement qui déplace les lignes, Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.  Les poètes, devant mes grandes attitudes, Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments, Consumeront leurs jours en d'austères études ;  Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants, De purs miroirs qui font toutes choses plus belles : Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles ! |

**Questions :**

1. Montrez comment ce sonnet condense les aspirations essentielles du Parnasse à travers :

* la divinisation du Beau,
* la rigueur du travail poétique,
* le refus du lyrisme,
* l’expression d’images qui les symbolisent

Donnez des exemples

1. Du fait de la dimension religieuse qu'il donne à l'Art, la création artistique apparaît souvent chez Baudelaire comme un véritable combat. « L’étude du beau est un duel où l’artiste crie de frayeur avant d’être vaincu », note-t-il dans *Le Confiteor de l'artiste* (*Petits poèmes en prose*). Résumez l’enjeu que Baudelaire attache à la création poétique dans l'apologue ci-dessous tiré de ce même recueil :

|  |
| --- |
| **Le Fou et la Vénus** Quelle admirable journée ! Le vaste parc se pâme sous l’œil brûlant du soleil, comme la jeunesse sous la domination de l’amour. L’extase universelle des choses ne s’exprime par aucun bruit; les eaux elles-mêmes sont comme endormies. Bien différentes des fêtes humaines, c'est ici une orgie silencieuse. On dirait qu'une lumière toujours croissante fait de plus en plus étinceler les objets ; que les fleurs excitées brûlent du désir de rivaliser avec l’azur du ciel par l’énergie de leurs couleurs, et que la chaleur, rendant visibles les parfums, les fait monter vers l’astre, comme des fumées. Cependant, dans cette jouissance universelle, j'ai aperçu un être affligé. Aux pieds d’une colossale Vénus, un de ces fous artificiels, un de ces bouffons volontaires chargés de faire rire les rois quand le remords ou l’ennui les obsède, affublé d’un costume éclatant et ridicule, coiffé de cornes et de sornettes, tout ramassé contre le piédestal, lève des yeux pleins de larmes vers l’immortelle déesse. Et ses yeux disent : "Je suis le dernier et le plus solitaire des humains, privé d’amour et d’amitié, et bien inférieur en cela au plus imparfait des animaux. Cependant je suis fait, moi aussi, pour comprendre et sentir l’immortelle beauté ! Ah ! déesse ! Ayez pitié de ma tristesse et de mon délire." Mais l’implacable Vénus regarde au loin je ne sais quoi avec ses yeux de marbre. |

**2. Le travail poétique.**

**La recherche d'une Beauté idéale et la place donnée au poète dans la société ne pouvaient manquer de générer une conception nouvelle du travail poétique. Celui-ci est assimilé par les Parnassiens à un effort acharné pour extraire de la matière la plus dure une forme impérissable,**« comme un divin métal au moule harmonieux » (Leconte de Lisle*).* **Le poète devient ainsi sculpteur ou ciseleur, préoccupé par la plastique plus que par l'Esprit. Théophie Gautier choisit pour son recueil de 1852 le titre d'*Émaux et Camées* qu'il justifie ainsi :**« Ce titre exprime le dessein de traiter sous forme restreinte de petits sujets, tantôt sur plaque d’or ou de cuivre avec les vives couleurs de l’émail, tantôt avec la roue du graveur de pierres fines, sur l’agate, la cornaline ou l’onyx. Chaque pièce devait être un médaillon à enchâsser sur le couvercle d’un coffret, un cachet à porter au doigt, serti dans une bague, quelque chose qui rappelât les empreintes de médailles antiques qu’on voit chez les peintres et les sculpteurs. Mais l’auteur ne s’interdisait nullement de découper dans les tranches laiteuses ou fauves de la pierre un pur profil moderne, et de coiffer à la mode des médailles syracusaines des Grecques de Paris entrevues au dernier bal. L’alexandrin était trop vaste pour ces modestes ambitions, et l’auteur n’employa que le vers de huit pieds, qu’il refondit, polit et cisela avec tout le soin dont il était capable. » (*Histoire du Romantisme*, 1874). **C'est sur ce primat accordé à la forme que**[**les Symbolistes**](https://www.site-magister.com/symbolis.htm)**feront plus tard porter leurs objections.**

**Exemple**

**Théodore**[**de Banville**](javascript:popup(%22https://www.mta.ca/banville/%22))**(1823-1891) à Théophile Gautier (1856)**

  Ce poème fut publié dans la revue L'Artiste. L'année suivante, Gautier y répondit par son célèbre manifeste, [**L'Art**](javascript:popup(%22http://www.florilege.free.fr/florilege/gautier/lart.htm%22)) (« Oui, l'œuvre sort plus belle / D'une forme au travail / Rebelle, / Vers, marbre, onyx, émail ...»), qui deviendra le dernier poème d'Émaux et camées*.*

|  |  |
| --- | --- |
| Quand sa chasse est finie Le poète oiseleur    Manie L'outil du ciseleur.  Car il faut qu'il meurtrisse Pour y graver son pur    Caprice Un métal au cœur dur.  Pas de travail commode ! Tu prétends comme moi,    Que l'Ode Garde sa vieille loi,  Et que, brillant et ferme, Le beau Rythme d'airain    Enferme L'Idée au front serein. | Les Strophes, nos esclaves, Ont encore besoin    D'entraves Pour regarder plus loin.  Les pieds blancs de ces reines Portent le poids réel    Des chaînes, Mais leurs yeux voient le ciel.  Et toi, qui nous enseignes L'amour du vert laurier,    Tu daignes Être un bon ouvrier. |

**Questions :**

* Comment la forme du poème se prête-t-elle à l'expression de ses préceptes ? Pourquoi les Parnassiens ont-ils selon vous privilégié ainsi le poème et le vers courts ?
* Examinez ci-dessous les objections adressées aux Parnassiens par Baudelaire et Mallarmé. Quelles sont, pour ceux-ci, les erreurs que commet le Parnasse en cultivant la perfection formelle ?

|  |
| --- |
| Le goût immodéré de la forme pousse à des désordres monstrueux et inconnus. Absorbées par la passion féroce du beau, du drôle, du joli, du pittoresque, car il y a des degrés, les notions du juste et du vrai disparaissent. La passion frénétique de l’art est un chancre qui dévore le reste ; et, comme l’absence nette du juste et du vrai dans l’art équivaut à l’absence d’art, l’homme entier s’évanouit ; la spécialisation excessive d’une faculté aboutit au néant.. [...] La folie de l’art est égale à l’abus de l’esprit. La création d’une de ces deux suprématies engendre la sottise, la dureté du cœur et une immensité d’orgueil et d’égoïsme. [...]   Il faut que la littérature aille retremper ses forces dans une atmosphère meilleure. Le temps n'est pas loin où l'on comprendra que toute littérature qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie est une littérature homicide et suicide. Baudelaire,*L'École païenne,* 1853, in *L'Art romantique.* |
| Les jeunes sont plus près de l'idéal poétique que les Parnassiens qui traitent encore leurs sujets à la façon des vieux philosophes et des vieux rhéteurs, en présentant les objets directement. Je pense qu'il faut, au contraire, qu'il n'y ait qu'allusion. La contemplation des objets, l'image s'envolant des rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent : par là ils manquent de mystère; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. *Nommer* un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu : le *suggérer*, voilà le rêve. Mallarmé, *Réponses à Jules Huret*, 1891 (voir notre page sur [le Symbolisme](https://www.site-magister.com/symbolis.htm)). |

**3. « L'Art pour l'Art ».**

**Dans le vieux débat du beau contre l'utile, les Parnassiens se sont prononcés, contre les Romantiques, pour l'absolue gratuité de l'art : «***L'art est-il utile ? Oui. Pourquoi ? Parce qu'il est l'art****»***, **note Baudelaire***(Les Drames et les romans honnêtes, 1857).***C'est refuser l'engagement du poète dans les luttes sociales de son temps et rêver d'une utilité plus haute qui ne doive rien aux besoins immédiats. Au plus fort de l'agitation politique des années 1848-1851, Gautier exprimera superbement cette indifférence : «**Comme Goethe sur son divan / A Weimar s'isolait des choses / Et d'Hafiz effeuillait les roses, // Sans prendre garde à l'ouragan / Qui fouettait mes vitres fermées, / Moi, j'ai fait *Émaux et Camées*. (Préface d'[Émaux et Camées](https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89maux_et_cam%C3%A9es))

**Exemple**

**Théophile**[**Gautier**](http://www.theophilegautier.fr/)**(1811-1872)**[Préface](https://fr.wikisource.org/wiki/Mademoiselle_de_Maupin/Pr%C3%A9face) de Mademoiselle de Maupin (1835) : Premier roman de Gautier, celui-ci est aussi le plus audacieux et le plus novateur. Pimenté par les aventures amoureuses d'une femme travestie, il transgresse gaillardement les mœurs de l'époque. La préface, restée célèbre, est une longue dissertation où l'auteur dénie toute fin « utile » à la littérature et à l'art.

|  |
| --- |
| En vérité, il y a de quoi rire d'un pied en carré, en entendant disserter messieurs les utilitaires républicains ou saint-simoniens. - Je voudrais bien savoir d'abord ce que veut dire précisément ce grand flandrin de substantif dont ils truffent quotidiennement le vide de leurs colonnes, et qui leur sert de schiboleth et de terme sacramentel. - Utilité : quel est ce mot, et à quoi s'applique-t-il ?    Il y a deux sortes d'utilité, et le sens de ce vocable n'est jamais que relatif. Ce qui est utile pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Vous êtes savetier, je suis poète. - Il est utile pour moi que mon premier vers rime avec mon second. - Un dictionnaire de rimes m'est d'une grande utilité ; vous n'en avez que faire pour carreler une vieille paire de bottes, et il est juste de dire qu'un tranchet ne me servirait pas à grand-chose pour faire une ode. - Après cela, vous objecterez qu'un savetier est bien au-dessus d'un poète, et que l'on se passe mieux de l'un que de l'autre. Sans prétendre rabaisser l'illustre profession de savetier, que j'honore à l'égal de la profession de monarque constitutionnel, j'avouerai humblement que j'aimerais mieux avoir mon soulier décousu que mon vers mal rimé, et que je me passerais plus volontiers de bottes que de poèmes. Ne sortant presque jamais et marchant plus habilement par la tête que par les pieds, j'use moins de chaussures qu'un républicain vertueux qui ne fait que courir d'un ministère à l'autre pour se faire jeter quelque place.   Je sais qu'il y en a qui préfèrent les moulins aux églises, et le pain du corps à celui de l'âme. A ceux-là, je n'ai rien à leur dire. Ils méritent d'être économistes dans ce monde, et aussi dans l'autre.    Y a-t-il quelque chose d'absolument utile sur cette terre et dans cette vie où nous sommes ? D'abord, il est très peu utile que nous soyons sur terre et que nous vivions. Je défie le plus savant de la bande de dire à quoi nous servons, si ce n'est à ne pas nous abonner au *Constitutionnel* ni à aucune espèce de journal quelconque.    Ensuite, l'utilité de notre existence admise a priori, quelles sont les choses réellement utiles pour la soutenir ? De la soupe et un morceau de viande deux fois par jour, c'est tout ce qu'il faut pour se remplir le ventre, dans la stricte acception du mot. L'homme, à qui un cercueil de deux pieds de large sur six de long suffit et au-delà après sa mort, n'a pas besoin dans sa vie de beaucoup plus de place. Un cube creux de sept à huit pieds dans tous les sens, avec un trou pour respirer, une seule alvéole de la ruche, il n'en faut pas plus pour le loger et empêcher qu'il ne lui pleuve sur le dos. Une couverture, roulée convenablement autour du corps, le défendra aussi bien et mieux contre le froid que le frac de Staub le plus élégant et le mieux coupé.    Avec cela, il pourra subsister à la lettre. On dit bien qu'on peut vivre avec 25 sous par jour ; mais s'empêcher de mourir, ce n'est pas vivre ; et je ne vois pas en quoi une ville organisée utilitairement serait plus agréable à habiter que le Père-la-Chaise.   Rien de ce qui est beau n'est indispensable à la vie. - On supprimerait les fleurs, le monde n'en souffrirait pas matériellement ; qui voudrait cependant qu'il n'y eût plus de fleurs ? Je renoncerais plutôt aux pommes de terre qu'aux roses, et je crois qu'il n'y a qu'un utilitaire au monde capable d'arracher une plate-bande de tulipes pour y planter des choux.   A quoi sert la beauté des femmes ? Pourvu qu'une femme soit médicalement bien conformée, en état de faire des enfants, elle sera toujours assez bonne pour des économistes.    A quoi bon la musique ? à quoi bon la peinture ? Qui aurait la folie de préférer Mozart à M. Carrel, et Michel-Ange à l'inventeur de la moutarde blanche ? Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid, car c'est l'expression de quelque besoin, et ceux de l'homme sont ignobles et dégoûtants, comme sa pauvre et infirme nature. - L'endroit le plus utile d'une maison, ce sont les latrines. Moi, n'en déplaise à ces messieurs, je suis de ceux pour qui le superflu est le nécessaire, - et j'aime mieux les choses et les gens en raison inverse des services qu'ils me rendent. Je préfère à certain vase qui me sert un vase chinois, semé de dragons et de mandarins, qui ne me sert pas du tout, et celui de mes talents que j'estime le plus est de ne pas deviner les logogriphes et les charades. |

**Questions :**

* Résumez rapidement ce texte en faisant nettement apparaître les différents arguments au service de la thèse.
* En examinant nos pages successives sur [les mouvements littéraires](https://www.site-magister.com/mouvements.htm), distinguez ceux qui se sont faits les apôtres de l'engagement de l'écrivain dans les luttes de son temps et ceux qui l'ont refusé. Puis utilisez ces exemples dans une courte discussion qui évaluera l'opinion de Jean-Paul Sartre : «Il n'y a d'art que pour et par autrui.»

**4. L'impersonnalité**

Contre l'épanchement lyrique des Romantiques, jugé impudique et ridicule, les Parnassiens ont cultivé la distance et l'objectivité. «Le thème personnel et ses variations trop répétées ont épuisé l'attention», note Leconte de Lisle. Ceci conditionne la thématique parnassienne, volontiers tournée vers l'évocation des civilisations anciennes, les paysages pittoresques, la méditation philosophique ou scientifique.

**Exemple**

**Charles-René-Marie**[**Leconte de Lisle**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Marie_Ren%C3%A9_Leconte_de_Lisle)**(1818-1894)**

**Les Montreurs (*Poèmes barbares*, 1862)**

D'origine réunionnaise, Leconte de Lisle supporte mal l'échec des aspirations sociales du Romantisme. Réfugié dans le pessimisme, il s'emploie dès lors à explorer le fonds du patrimoine humain en évoquant les civilisations hellénistiques et barbares.

|  |
| --- |
| Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière, La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été, Promène qui voudra son cœur ensanglanté Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière !   Pour mettre un feu stérile en ton œil hébété, Pour mendier ton rire ou ta pitié grossière, Déchire qui voudra la robe de lumière De la pudeur divine et de la volupté.   Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire, Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire, Je ne te vendrai pas mon ivresse et mon mal,   Je ne livrerai pas ma vie à tes huées, Je ne danserai pas sur ton tréteau banal Avec tes histrions et tes prostituées. |

**Questions :**

* Caractérisez le registre polémique. Comment la structure du sonnet le met-elle en valeur ?
* Réflexion : la poésie vous semble-t-elle pouvoir être ainsi privée de l'expression personnelle ? Comparez avec la conviction des Romantiques, telle qu'elle s'exprime par exemple dans les vers de Musset : « Quel que soit le souci que ta jeunesse endure, / Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure / Que les séraphins noirs t'ont faite au fond du cœur; / Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur. » (*La Nuit de mai*).